

majeur : le phallus. Celui-ci désigne un objet imaginaire, distingué par Freud de l'organe pénien, qui donne la clé du rapport à l'objet retrouvé quoique perdu pour les deux sexes. À partir de 1958, Lacan proposera de substituer au primat du phallus le primat de la chaîne signifiante pour en déduire que le phallus est, pour les deux sexes, un signifiant privilégié : le signifiant du désir.

Une relecture de l'observation clinique de Freud, Elisabeth Von R (1895), vise à expliciter les relations entre les trois éléments constitutifs du symptôme : l'objet de jouissance, l'idéal du moi (la marque du trait unaire) et le signifiant de la soumission à la loi.

Enfin, l'article de Monique Bon consacré à la « réalisation d'un rêve » sur le mode de la sublimation se révèle passionnant. Il explore la singularité du processus créateur mis en œuvre par le facteur des postes Ferdinand Cheval (1836-1924) pendant trente-trois années de sa vie, « 93 000 heures, 10 000 jours ». Pendant ces heures, il ordonna patiemment plus de 600 m³ de pierres pour édifier son « palais idéal » à Hauterives (Drôme). Il est judicieusement rappelé que la création et la production artistique peuvent éclairer la modalité pulsionnelle de la sublimation et non l'inverse. Il s'agit d'indiquer la possibilité pour certains sujets de mobiliser une part de leurs ressources imaginaires, soustraites au principe de réalité, pour un processus de création. Le facteur Cheval nous fournit l'exemple unique d'un rêveur qui « réussit à faire d'une pierre d'achoppement la pierre d'angle de tout un idéal ». On appréciera la cohérence des articles qui composent ce dossier riche en points théoriques soulevés et en indications cliniques développées. Cette unicité s'appuie sur l'approche psychanalytique propre de l'École freudienne et la référence commune à la personne de Solange Faladé à laquelle il est constamment rendu hommage au long du dossier. On sait que, parmi d'autres, elle a poursuivi l'effort de rendre accessibles les textes et les séminaires réputés difficiles de Lacan. Les effets imaginaires (de transfert ou de rejet) liés à la présence physique de ce dernier sont aujourd'hui atténués et il devrait être possible de prolonger la réalité de son enseignement pour plusieurs décennies.

Le dossier thématique laisse ensuite la place à une séquence de *Varia* qui regroupe quatre textes. Le premier propose une analyse de la scène ouverte de consommation de crack dans la Cracolândia au centre de São Paulo. Il apparaît que la toxicomanie peut être une tentative d'inscription d'une forme de lien social que le sujet tente de fabriquer. La violence multiforme de la ville et les pratiques toxicomaniaques semblent donner naissance à des nouvelles formes de territorialité et d'altérité.

Elsa Godart propose d'aborder la crise actuelle des subjectivités et la place du sujet hypermoderne dans notre société. À partir d'une réflexion approfondie sur les temps hypermodernes, elle interroge les différents modes de crise du narcissisme et propose d'envisager le sujet, non pas comme négativité ou manque-à-être, mais comme une « virtualité créatrice ». Les deux autres *varia* abordent la place du corps dans la psychose. MM. Lallart et Bellet présentent un cas de schizophrénie paranoïde avec antécédent de matricide. L'étude psychopathologique permet de déplier les thématiques signifiantes (dévitalisation, influence et mécanique de fluide) dans lesquelles le corps réel se trouve inséré chez ce sujet. C'est à partir de ce qu'il vit dans son corps que le sujet élabore la conviction d'une nouvelle réalité. Marie Selin propose, quant à elle,

une reprise du célèbre écrit de Fritz Zorn, *Mars*, publié en 1979. Son analyse développe la pertinence clinique du syntagme équivoque « pas de corps » pour montrer une certaine absence de corps ainsi que les moments contingents où la survenue d'un élément de la réalité provoque un effet de corps : le sentiment pour le sujet d'avoir un corps. Enfin, la tribune de M. Tysler nous replonge dans le vif débat après-guerre qui opposait les psychiatres Henri Ey et Jacques Lacan sur le statut anthropologique de la folie : insulte portée à la liberté de l'homme ou virtualité permanente d'une faille ouverte dans son essence. Sans doute, est-ce pour nous inviter à ressaisir aujourd'hui ce que la folie peut nous apprendre de la liberté ?

Benoît Maillard

Parot (Françoise), *La psychologie française dans l'impasse*, Paris, Éditions matériologiques, 2017.

Françoise Parot, avec Thérèse Charmasson, a dressé l'inventaire des archives de quelques personnalités de la psychologie française contemporaine : d'Henri Piéron (qui incluent celles d'Alfred Binet), d'Ignace Meyerson, d'Henri Wallon, de René Zazzo, à présent de Paul Fraise, dont elle a été l'élève et dont l'inventaire est publié en annexe dans ce livre. C'est dire qu'elle connaît la « face cachée » de ces autorités, qu'elle connaît en profondeur ce que nous, nous ne connaissons d'eux qu'en surface.

Selon Lucien Febvre, l'historien « part avec, en tête, un dessein précis ». Celui de Françoise Parot est de démontrer que la psychologie française est dans l'impasse et, plus précisément, la psychologie « académique », celle qui est enseignée dans les universités, qui n'est pas parvenue aux exigences de scientificité.

Le procès d'une certaine psychologie n'est pas nouveau. Pierre Janet (1859-1947), en 1879, dans *Les médiations psychologiques*, soulignait « l'insuffisance de notre psychologie (...) les lacunes de notre prétendue psychologie. Quand une prétendue science ne peut pas être appliquée, c'est qu'elle est en l'air, loin de son objet. Pendant longtemps la psychologie, asservie à la religion ou à la métaphysique, ne se préoccupait pas de la réalité sur laquelle elle devrait agir. Puis sous prétexte de méthode scientifique, elle s'est confondue avec des spéculations mathématiques, des recherches de physiologie qui ne la regardent pas ».

Pour Françoise Parot, « la psychologie [n'est] en France, qu'une crise de la pensée, liée à l'histoire même de la France, à une idéologie » (p. 4). Sur ces prémisses, dans une première partie, elle s'attache à rappeler « comment la psychologie est devenue une discipline académique ».

Ribot est considéré comme le fondateur de la psychologie scientifique en France, consacré par sa nomination comme chargé de cours de psychologie à la Sorbonne, en 1885 « fief des spiritualistes », par Louis Liard (1846-1917)⁷, directeur de l'enseignement supérieur, puis à une chaire de psychologie expérimentale et comparée au Col-

7. Liard était franc-maçon, donc « libre-penseur » et voyait, ainsi que l'écrivait Claude Bernard (qui ne l'était pas, d'ailleurs), dans « la méthode expérimentale, la méthode du libre penseur ». Dans *La science positive et la métaphysique* (1879), Liard recommandait que la méthode positive fût appliquée le plus possible à l'ensemble des sciences particulières. La nomination de Ribot fut un coup de pied dans la fourmière spiritualiste et a, indéniablement, une signification politique.

lège de France, mais, observe Françoise Parot, les travaux psychologiques de Ribot sont ceux d'un philosophe et non d'un psychologue. En outre, il n'avait pas envisagé de laboratoire et sa création, en 1889, fut due à l'opiniâtreté d'Henri Beaunis (1830-1921), professeur de physiologie à Nancy, laboratoire qu'intégra Alfred Binet (1857-1911) en 1891 et qui succédera à Henri Beaunis en 1894, mais désertera le laboratoire au profit de l'école de la rue de la Grange-aux-Belles et la création du laboratoire de pédagogie expérimentale, en 1905.

La nomination d'Henri Piéron à la tête du laboratoire, en 1911, inspirera cette réflexion à Henri Beaunis : « il me paraît lui donner une autre orientation que celle que Binet lui avait imprimée dans ses dernières années et plus en accord avec les principes qui avaient guidé dans la fondation du laboratoire »⁸.

Le cinquantenaire de la mort de Piéron, l'an dernier, a fait l'objet de commémorations et d'hommages⁹. Françoise Parot y a participé, mais, dans son livre, elle qualifie son œuvre de « dévastatrice », de « désastre », développant le portrait fort critique qu'elle avait brossé de Piéron et de son œuvre il y a une quinzaine d'années¹⁰. Dans cette étude, elle exposait que, dans son ascension, Piéron avait bénéficié de la protection et de l'aide des amis de son père haut placés, de préférence à d'autres et que toutes ses entreprises institutionnelles n'eurent d'autre but que d'étendre son empire, « sans partage », faisant « de la sensation le cœur d'une physiologie qu'il va, tout au long d'un demi-siècle, faire passer pour une psychologie ». Ne déclarait-il pas, dès 1908 : « Il est possible, autant que nécessaire non de nier mais d'ignorer la conscience dans la recherche sur le psychisme des organismes ». Or, observe Françoise Parot : « l'accumulation de données empiriques, issues d'observations et d'expérimentations ne suffit pas à faire de la psychologie une science » (p. 31). Cependant, Piéron imposera sa vision réductionniste non seulement sur le laboratoire de la Sorbonne, mais par la création de l'Institut de psychologie en 1921, une « coquille vide », selon Françoise Parot, la chaire de physiologie des sensations fondée pour lui au Collège de France, l'Institut national d'orientation, établi en 1928 et *L'Année psychologique*, qu'il dirigera de 1912 à 1964.

Cela n'empêchera pas Piéron, dans un texte de 1923, tiré des archives de Fraitse, de déplorer « le déclin de la psychologie française » (p. 78-80). Quoi qu'il en soit, conclut Françoise Parot, alors, « la psychologie comme discipline n'existe pas car son objet n'est pas clairement identifiable, pas plus que ses méthodes et ses frontières » (p. 81).

Ignace Meyerson (1888-1983), aspirant à une science de « l'homme total », unifiant la sociologie, l'anthropologie, l'histoire, la linguistique et la psychologie » s'oppose à

l'orientation comportementaliste de Piéron. Ce fut, selon Françoise Parot – et non Piéron – la figure « dominante » de la psychologie à son époque¹¹. À partir de 1920, il sera l'animateur du *Journal de psychologie normale et pathologique*, fondé en 1903 par Pierre Janet et Georges Dumas (1866-1946). C'est dans ce journal qu'en 1924, Marcel Mauss (1872-1950), alors président de la Société de psychologie, exposera sa conception de l'« homme total », déterminé par le monde, la culture, les représentations collectives dans laquelle il vit, reprochant à la psychologie physiologique, en découpant son objet, de perdre ce qui fait l'essence de l'homme, ce à quoi Piéron répondit que « c'est par des mesures qu'on peut établir de lois et faire progresser la science positive ». Piéron favorisera la carrière d'Henri Wallon (1879-1962), car « il sait qu'il peut compter sur les conceptions organicistes (psychobiologiques) de Wallon pour favoriser la psychophysiologie qui lui est chère » (p. 93), tandis que Meyerson ne fera pas école¹² et candidat, en 1947, à la succession de Paul Guillaume (1878-1962) à la Sorbonne, c'est Daniel Lagache (1903-1972), que Piéron contribuera à imposer, qui sera retenu. Selon Parot, Lagache est « un des pions dont Piéron va jouer » (p. 100), car le petit ouvrage que Lagache dédie à Piéron, *L'unité de la psychologie. Psychologie expérimentale et psychologie clinique* (1949), qui conclut à l'enrichissement mutuel des deux psychologies, servait les expérimentalistes, mais Françoise Parot n'y voit qu'une « prophétie qu'il voudrait autoréalisatrice, [qui] reste encore aujourd'hui un mythe, un beau mensonge si l'on veut (p. 106-107) « chimérique » (p. 103)¹³.

C'est encore Piéron, à qui Paul Fraitse (1911-1996) avait été recommandé par Albert Michotte (1881-1965), dont il avait été l'élève, puis l'assistant à l'université catholique de Louvain, qui poussera Fraitse à rencontrer Lagache ; Fraitse, qui cumulera toutes les positions-clés de la psychologie académique : directeur-adjoint (1943-1952) du laboratoire de psychologie expérimentale et de physiologie des sensations à l'École pratique des hautes études, dont il changera le nom en Laboratoire de psychologie expérimentale et comparée, lorsqu'il sera directeur (1952-1979, professeur de psychologie expérimentale à la Sorbonne (plus tard Université René-Descartes (Paris V), secrétaire général (1949-1959) et président (1962-1963) de la Société française de psychologie, membre du comité national de la recherche scientifique (CNRS) (1950-1966 et 1970-1975) et président de la commission de psychologie du CNRS (1960-1965) ; directeur de *L'Année psychologique* en 1964, et de collections des Presses universitaires de France.

C'est à lui qu'est consacrée la seconde partie du livre, autrement dit la moitié.

Françoise Parot, complétant de documents d'archives et d'autres écrits, l'autobiographie que Fraitse a publiée dans *Pour la psychologie scientifique : histoire, théorie et*

8. *Souvenirs inédits*, p. 497.

9. « Regards sur Henri Piéron », *Bulletin de psychologie*, 67, 5, septembre-octobre 2014 ; « La contribution d'Henri Piéron à l'édification de la psychologie scientifique et de l'orientation professionnelle », colloque international en hommage à Henri Piéron à l'occasion du cinquantenaire de sa disparition, 27 et 28 novembre 2014 ; « L'Institut de psychologie et l'héritage d'Henri Piéron », journée d'étude, 11 décembre 2014, Centre Henri Piéron de l'université Paris Descartes.

10. « La vie et l'œuvre d'Henri Piéron », *Questions d'orientation*, n° 3, septembre 2000, p. 10-17. Ces pages sont suivies, p. 17-20, de l'article « Henri Piéron (1881-1964) », que Maurice Reuchlin avait publié dans le *Bulletin de psychologie*, 18, 7-9, 1964, p. 341-343.

11. Françoise Parot a colligé *Pour une psychologie historique, Écrits en hommage à Meyerson*, Paris, Presses universitaires de France, 1996.

12. Les archives de Meyerson révèlent Piaget ne cessant de solliciter l'avis et l'aide de celui-ci, alors que la postérité « fera de Piaget le plus grand psychologue francophone » (Parot, p. 87).

13. Le *Bulletin de psychologie*, 52, 2, mars-avril 1999) a consacré un numéro spécial à cette question : « L'unité de la psychologie, mythe et histoire ». Voir aussi, pour les États Unis d'Amérique, « Unified psychology », par Robert L. Sternberg et Elena L. Grigorenko, *American psychologist*, décembre 2001, p. 1069-1079.

pratique, en 1988, retrace son parcours familial, intime et professionnel.

Fraisse, dont la vocation religieuse avait été contrariée, fut un des disciples du philosophe « personneliste » Emmanuel Mounier (1905-1950), et mêlé à l'aventure d'*Esprit*, fondé en 1932. Il contribua financièrement à l'acquisition des Murs blancs, cénacle d'intellectuels chrétiens, à Chatenay-Malabry, où il mourut.

Le personnelisme peut être très schématiquement résumé « par la nécessité d'accorder la valeur la plus absolue à la personne humaine » (Parot, p. 130). Il se présente comme une contestation du réductionnisme, de toute conception mécaniste et de tout dualisme » (p. 191). Comme Fraisse le déclarera en 1976 : la psyché « n'est autre que l'homme connaissant et agissant ». Dans cet esprit, il cherchera à élargir le champ de la psychologie et à promouvoir la recherche dans toutes sortes de directions, y compris la psychologie sociale, la psycholinguistique, le conditionnement, la mémoire et le comportement animal et, pour Françoise Parot, « plus que de Ribot, plus même que de Piéron, la psychologie française comme discipline est son œuvre » (p. 112), en la détachant complètement de la philosophie. Il « est, dans les faits, l'artisan de l'institution réelle de l'institutionnalisation réelle de la psychologie, de son inscription dans les sciences de la vie, le défenseur infatigable de la psychologie scientifique » (p. 124). Cependant, « malgré son pouvoir, en aucun cas, Fraisse ne sort la psychologie de son état. Elle va exister comme discipline académique, mais le fond d'intranquillité, l'impasse épistémologique aussi n'ont pas été dissous » (p. 215).

Depuis, la psychologie académique française, alignée sur la psychologie anglo-saxonne, est affrontée à la grammaire générative¹⁴, aux neurosciences « prenant les vessies corrélatives pour des lanternes causales » (p. 19), etc. et ne parvient toujours pas à « expliquer la subjectivité » (p. 242) ; elle est une discipline, certes, mais pas une science. Elle est *dans l'impasse*. Qui l'en sortira ? À moins, qu'elle ne soit morte, comme le clame Pierre-Henri Castel¹⁵.

Marcel Turbiaux

Robion (Jacques), *Le sujet sans cerveau ou le cerveau sans sujet ? Sécessions neuronales et régulations inconscientes de conscientisation*, Paris, L'Harmattan, 2017.

Ce livre représente un effort, encore très rare sinon unique, pour rapprocher la psychanalyse du champ des neurosciences, avec le paradoxe d'une absence de réductionnisme, comportant au contraire un certain approfondissement de la métapsychologie. Les « sécessions » et les « régulations » concerneraient les registres respectivement psychotique (et traumatique) d'une part, névrotique d'autre part.

Plutôt que de « topique », mieux vaudrait, selon l'auteur, partir d'une auto-organisation munie d'un traitement informatif fonctionnant en cycle. Celui-ci comprenant trois

niveaux : sans conscientisation (computation), ou avec conscientisation – dans un cas sans contrôle (mentalisation), ou alors avec contrôle (symbolisation) (p. 8-9, 38). Cette auto-organisation « tend à rester en vie, en état d'intégration », sous l'égide d'un principe d'« économie de l'énergie » (p. 10, 91).

Une fois la réponse adaptative trouvée, le retour à l'automatisation peut se faire soit sous forme positive (apprentissage, subconscient, refoulement secondaire inconscient), soit sous la forme négative d'un type particulier de « sécession neuronale » (rejet [*Verwerfung*] vs troubles organiques) (p. 12).

Le refoulement secondaire est à renommer comme un « évitement » soit de « mentalisation » soit de « symbolisation » (p. 49), produit en vue d'un « évitement de déliaison ». Les neurosciences admettent divers types de régulation inconsciente corticalisée (p. 11), en sous-jacence de l'« espace de travail conscient » (Changeux, Dehaene, Agid). Le refoulement, sans être la seule, en fait partie.

L'évitement de symbolisation, qui marque en propre le registre psychotique, touche à la question du narcissisme (p. 59). Celui-ci étant à ressaisir comme une forme de liaison de soi à distinguer de la liaison de l'autre propre à l'« objectalité ». Cet évitement de symbolisation a pour visée le double évitement de souffrance narcissique et de déliaison à l'égard de l'appartenance au groupe social. La psychose n'étant pas pour autant une réussite à cet égard.

Dans la genèse mentale, à partir de l'indifférenciation initiale, se développent la fixation d'un désir d'indifférenciation, corroboré par un interdit primaire de différenciation (p. 78-79), enkysté par une censure surmoïque de différenciation. La constitution de ce surmoi primaire est confortée par l'importance considérable d'un mécanisme d'assignation projective, fait pour décharger le parent de son propre refoulement sur l'enfant. La contradiction entre ce surmoi primaire (-secondaire) et un surmoi tertiaire, touchant lui, l'interdit contraire d'indifférenciation, pourra se potentialiser selon des destins divers : délire, psychose ou perversion (Aulagnier, Racamier, Eguier) (p. 82).

Se propose alors la tâche de redéfinir le « conflit psychique » par « l'hypothèse d'une contradiction surmoïque » (p. 84), mettant en jeu « deux surmoi antagonistes » (p. 86). Le conflit psychique serait fondamentalement une contradiction identificatoire, plus exactement une contradiction désirante. Contradiction vue de manière très « hégélienne » comme établie entre un désir (vs interdit) d'indifférenciation persistant contre un désir (vs interdit) de différenciation. Mais il ne s'agit pas pour autant d'éradiquer le surmoi (p. 89). Ni non plus de sublimer (p. 92).

Le dépassement de ce type de contradiction, mobilisé par une conception dialectique de la psychanalyse (dans la ligne de Hegel et de Marx, p. 89) suppose le recours à une « capacité de synthèse », une « capacité d'intégration », dont la « panne » se marque par une « connectibilité perdue ». La notion clé du freudisme serait l'intégrabilité plutôt que la « jouissance » (p. 91, 92, 95, 99). Le vrai fondement du refoulement freudien est l'incapacité non d'analyse, mais de synthèse, d'intégration (p. 17). Le défaut de la capacité de synthèse est à l'origine de la « résistance ». Dans la névrose, la contradiction se situe seulement entre un désir et une censure interne, dans la psychose entre deux censures internes contraires (p. 109).

14. Jacques Mehler écrivait, en 1968 : « La linguistique peut être seulement un chapitre de la psychologie. C'est d'ailleurs un des grands succès chomskiens que d'avoir introduit une renaissance de la psycholinguistique tout en établissant un "feed-back" toujours plus fort entre la psychologie et la linguistique » (p. 155) (Jacques Mehler « La grammaire générative a-t-elle une réalité psychologique ? », *Psychologie française*, fasc. 2, juin 1968, p. 137-156).

15. « Psychologie », *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 925-929.